

# ENTREVUE *par L'œil lucide*

La réalisatrice Lucile Coda accompagne la projection de son documentaire *« Qu'est-ce qu'on va penser de nous? »*. Un premier film évoquant, à la première personne, son vécu de transfuge de classe, avec ses parents comme protagonistes principaux.



*Photogramme de « Qu'est-ce qu'on va penser de nous? »*

**Le synopsis :** Il a été ouvrier, cantonnier, balayeur. Elle a toujours été secrétaire. Mes parents s'inquiètent. Pourquoi n'ai-je pas de travail après de longues études si chères ? En mêlant le récit autobiographique à des instants de vie familiale, je tente de retranscrire le chemin parcouru entre rêves d'ascension sociale et désillusion.

# Entretien avec Lucile Coda

Re transcription de l'entretien (extraits)



**Q.** Vous dépeignez dans ce film votre expérience personnelle de transfuge de classe. **En quoi le concept de transfuge de classe vous reflète-t-il concrètement ?**

**R.** Dans le sens sociologique, je me considère comme transfuge de classe parce que mes parents n'ont pas fait d'études supérieures et moi oui. Même si je questionne ça dans mon film, j'ai accédé à une certaine ascension sociale. Je pense que ce concept a aussi des complexités. À la fois, c'est sûr que maintenant j'appartiens à un monde intellectuel, mais je suis aussi précaire. Certes, j'ai la capacité de faire d'autres métiers grâce à mes études. Quand j'ai lu Didier Eribon, quand j'ai lu Annie Ernaux, ça m'a vraiment bouleversée et ça a mis des mots sur ce que j'avais vécu. Au dehors de la sociologie, c'est un concept qui me parle mais dont je me méfie aussi, parce que je pense qu'il n'inclut pas toutes les formes d'oppressions.

**Q.** Ce documentaire critique-t-il le système méritocratique qui implique une métamorphose pour se conformer dans le but de réussir ?

**R.** Oui, totalement. L'idée du film est venue de mes années d'école de commerce où le mot « mérite » revenait tout le temps. La notion était très présente. C'était un milieu avec une forte reproduction sociale, donc ça me faisait rire que le mot mérite soit tout le temps utilisé, alors que c'est difficile d'entrer en école de commerce, il faut faire des classes préparatoires...

Une fois qu'on est là, il suffit de payer, après on a nos études et on trouve des stages parce qu'on a le label de cette école, donc ça a des limites. Ça m'a révoltée. J'ai commencé à écrire le film un mois avant que l'Acte I des gilets jaunes ait lieu. Tout était lié à cette méritocratie impossible qu'on nous vendait comme concept.

Dans le film, j'essaie de le critiquer et de dire qu'en fait, on ne peut pas changer de classe sociale, on ne peut pas arriver dans ces études sélectives, d'élite, sans se changer, sans renier un peu tout ce qu'on était avant.

**Q.** Votre père, Philippe, est toujours actif à l'image, vous le filmez d'ailleurs en tenue de travail, ou les mains dans la terre et même au volant de sa balayeuse. **Comment est-ce que cette approche filmique de votre père participe à une mise en lumière des travailleurs du monde ouvrier ?**

**R.** En arrivant à l'école de commerce et en trouvant des métiers qui n'avaient aucun sens, j'ai réalisé à quel point mes parents m'avaient inculqué une vision complètement différente du travail, ça ne « matchait » pas. Pour moi, c'était super important de filmer mon père qui travaille tout le temps, parce que c'est le cas et parce que ça crée en moi un peu de culpabilité. Dans mon éducation, l'oisiveté, n'était pas très valorisée et pourtant dans les professions intellectuelles, il y a un peu cette dimension. Même si on travaille beaucoup, sans être tout le temps actif physiquement. J'ai toujours eu peur de l'accident de travail, en grandissant, parce qu'il y a des histoires autour de moi qui me rappellent ça, c'est une des raisons pour lesquelles j'ai fait le film.

**Q.** « Qu'est-ce qu'on va penser de nous ? » reprend une question que votre mère, Viviane, semblait régulièrement se poser. **Comment cette question a-t-elle résonné dans la réalisation de ce double portrait ?**

**R.** Ma mère dit tout le temps ça, même si elle le nie dans le film. Le titre, je l'ai volé dans « *La place* » d'Annie Ernaux. Je l'ai relu pendant l'écriture du film. À un moment, elle parle du rapport avec ses voisins, de l'obsession du regard de l'autre, entre parenthèses « (qu'est-ce qu'on va penser de nous ?) ». Quand j'ai lu ça, je me suis dit « c'est le titre du film ! ». Ça me parlait aussi parce que je trouve que c'est une question documentaire. Quand tu fais un film documentaire, il faut toujours penser à ce que les spectateurs vont penser de tes personnages, parce que ce ne sont pas des personnages fictifs. Il y a un enjeu éthique qui est énorme.

**Q. Viviane, comment avez-vous perçu la démarche de votre fille à travers ce film ?**

**R.** Je pense que c'est un film qui est salvateur. La première fois que je l'ai vu, ça m'a beaucoup remis en question de ne pas avoir vu son mal-être. Au début, je me disais que je n'aurais jamais dû lui faire faire cette école. Nous, on pensait que c'était pour lui donner une voie toute tracée, pour être bien, pour avoir un métier et puis avoir des fins de mois faciles.

**Q. Le tournage a été particulier car vous ne connaissiez pas encore le propos du film. Quel rapport avez-vous entretenu avec la caméra ?**

**R.** Déjà, je pensais que le sujet principal était mon mari, pas moi. Que le film était fait pour mon mari, que c'était un court-métrage pour sa retraite. Mes rapports à la caméra, ça a été un peu difficile. Il y a beaucoup de scènes qui ont été tournées où je faisais beaucoup attention à ce que je disais. J'essayais de m'habiller et de me coiffer un peu mieux. Et d'ailleurs, ce qui m'a tellement surpris quand j'ai vu le film, c'est qu'elle a gardé les moments que je pensais qu'elle ne garderait jamais.

**Q. Est-ce que vos échanges familiaux ont évolué après la diffusion ? Le dialogue est-il plus ouvert, plus simple ?**

**R.** Avec Lucile on a pu parler de choses dont on n'aurait peut-être jamais parlé avant. Quand elle est arrivée avec une caméra, je pensais que c'était parce qu'elle a toujours aimé un peu la photographie et puis qu'elle s'était mise à la caméra, comme ça. On est très fiers de notre fille parce qu'elle a pu faire quelque chose d'incroyable pour nous.



Entretien et édition : Rislane Hakym

Étudiante en Master de création documentaire et stagiaire au sein de L'œil lucide.

Retrouvez prochainement l'intégralité de l'entretien

sur le site : [www.loeillucide.com](http://www.loeillucide.com)



8 rue du Saint Suaire, 24480 Cadouin - 06 62 46 33 47 - [contact@loeillucide.com](mailto:contact@loeillucide.com)